

LORD HARDINGE *

1

Le 24 septembre 1856, l'Angleterre voyait s'éteindre et disparaître du milieu de ses enfants un grand militaire et un noble citoyen, auquel des états de service bien remarquables assignaient un haut rang dans l'estime de son souverain. Lord Henry Hardinge venait de succomber aux atteintes d'un mal qui le minait depuis longtemps et qui l'avait conduit, même assez rapidement, à une fin prématurée. Atteint depuis plusieurs mois d'une forte attaque de paralysie qui l'avait forcé de renoncer à ses nombreux devoirs, ce grand homme avait vu peu à peu ses forces décliner, puis l'abandonner tout-à-fait. Cette précieuse et honorable existence était ainsi soudainement enlevée à l'estime et au respect de ses concitoyens, à un âge où il pouvait encore rendre de grands services à son pays et cueillir encore de nombreux lauriers — mais ce brave soldat, qui avait vu tant de fois la mort moissonner à ses côtés ses amis et ses compagnons d'armes, sut se résigner aux décrets de la Providence et accepter sans crainte et sans murmure l'arrêt fatal. Entouré de sa famille et de quelques amis, il rendit le dernier soupir avec le calme stoïque des grandes âmes, à South Park, sa maison de campagne, près de Tunbridge-Wells, en Angleterre, à l'âge d'environ soixante-onze ans.

Son inhumation eut lieu sans pompe et sans bruit, au cimetière du petit village de Fordecomb. Rien ne distinguait cet enterrement des cérémonies ordinaires en pareil cas. Un petit nombre d'amis dévoués étaient venus accompagner à sa dernière demeure les restes mortels de leur brave compagnon d'armes. Sur le cercueil on remarquait le bâton et le chapeau de feld-marchal; puis, à la suite du poêle funèbre, on portait un glorieux trophée : l'épée que le duc de Wellington lui avait donnée après le traité de Paris (3 mai 1814).

Cette inhumation, simple et sans éclat, avait ainsi été réglée en conformité avec les goûts modestes du vaillant guerrier qui s'était montré, toute sa vie, dépouillé de toutes prétentions et de bien d'autres misères inhérentes à notre pauvre humanité.

C'est une chose bien digne de remarquer en effet, que cet homme uni, simple et facile se soit élevé des rangs inférieurs de la société au poste le plus brillant de l'Empire Britannique, sans brigues, sans cabale, mais par le seul ascendant de ses mérites et de ses grandes qualités. Sans doute il n'était pas un de ces fondres de guerre dont le génie s'impose à l'admiration et transforme les obstacles en triomphes; mais son esprit d'ordre, sa méthode, son extrême régularité, sa fidélité de tous les moments et son attachement constant au devoir, son sang froid et sa présence d'esprit dans le danger, ses ressources dans les moments critiques, sa valeur et son audace sur le champ de bataille, sa modestie après la victoire en ont fait un modèle digne d'être préposé à l'admiration de tous ceux qui consacrent leur existence au service de la patrie.

Fils d'un ministre protestant de Stanhope (1), Henry Hardinge naquit à Wrotham, dans le comté de Kent, au nord de l'Angleterre, le 30 mars 1785, et vint en Canada en 1796, faisant partie du régiment appelé le « Queens Rangers ». Il avait le rang d'enseigne, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa quatorzième année. Le lieutenant-colonel David Shank, qui s'était illustré dans la guerre de l'Indépen-

* Le portrait du général Hardinge accompagnera la publication de la dernière partie de cette biographie, dans notre prochain numéro.

(1) Stanhope, au comté de Durham.

dance américaine (2), commandait ce corps brillant et bien discipliné. Le major Samuel Smith, qui était aussi attaché à ce régiment, affectionnait dès lors son jeune enseigne, qui se montrait en toute occasion docile et brave, intelligent et enjoué.

Par l'entremise des capitaines Shaw et Fitzgerald, le jeune Hardinge, désireux de s'instruire et d'apprendre les mathématiques, dont il avait déjà reçu quelques notions antérieurement, s'adressa à M. l'abbé Rimbault, un de ces vertueux prêtres que l'orage révolutionnaire, qui désola la France à la fin du siècle dernier, avait obligé d'émigrer et de chercher refuge en cette colonie. Ce digne ecclésiastique, originaire d'Orléans, avait été admis comme professeur au Séminaire de Québec. Il avait séjourné quelque temps à Londres, où il avait pris des leçons de clavessin et d'anglais, espérant se faire par là une ressource en Amérique si toutefois il pouvait y arriver.

Plusieurs autres jeunes messieurs anglais s'étaient déjà adressés à ce vertueux abbé pour en recevoir des leçons de français; mais il n'avait pu donner que de courts et rares instants à ces élèves qui étaient venus se ranger sous ses soins. Il leur donna avis, dans l'été de 1797, que, devant laisser la ville et prêter soin d'une des petites paroisses des environs, il aurait plus de loisir pour les instruire et plus de facilité pour les voir.

En effet, au mois d'octobre 1797, M. l'abbé Rimbault fut nommé curé de la paroisse de l'Ange-Gardien, sur la côte de Beauport, et dès lors il put recevoir momentanément chez lui quelques élèves. Ceux-ci attirèrent auprès du professeur le jeune militaire Hardinge, qui désirait prendre des leçons de français et se livrer à l'étude des mathématiques.

Déjà, en 1797, Monseigneur Plessis, alors curé de Québec, s'intéressant vivement au jeune Painchaud, plus tard l'abbé Painchaud, l'illustre fondateur du Collège de Sainte-Anne, qui n'avait fait que paraître un instant dans les classes du Séminaire de Québec, avait prié M. Rimbault de le recevoir chez lui et de cultiver ce beau talent qu'il jugeait si propre à faire honneur à son patron et même à son pays. Le jeune étudiant, ainsi apprécié, avait déjà quinze ans lorsqu'il devint l'objet d'une si haute protection.

Plus tard, le jeune M. Huot, de l'Ange-Gardien, se joignit aux autres élèves de M. Rimbault et partagea les soins du digne professeur en goûtant avec eux les charmes de la romantique solitude de l'Ange-Gardien. Il s'incorpora, peu d'années après, à la milice du sanctuaire, fut ordonné prêtre et desservit successivement plusieurs paroisses. Il est mort en 1827, curé de la paroisse du Sault-au-Récollet.

Les jeunes Painchaud et Hardinge se distinguaient, entre tous ces étudiants qui s'étaient rangés sous la direction de M. l'abbé Rimbault, par la vivacité de leur intelligence et par la noblesse de leurs sentiments. L'un était bon, facile, dévoué, à cœur ardent; l'autre était aussi ingénu, franc, généreux et gracieux dans tous ses procédés. Ces deux émules étaient bien dignes l'un de l'autre. Également studieux, sages et attachés au devoir, également passionnés pour le beau et pour le vrai, ils ne voulaient en céder en rien l'un à l'autre. Leur émulation ne se ra-

(2) Le colonel Shank était un de ces braves qui demeurèrent attachés au trapeau de la Grande-Bretagne lorsque les colonies de l'Amérique levèrent l'étendard de l'Indépendance. Il était né dans la Virginie, prit rang dans les troupes en 1776, et se trouva à la bataille de Long-Island. En 1778, il fut élevé au rang de capitaine; et, au mois d'août l'année suivante, il commandait un corps de dragons. Il se battit à Brandywine, à Germantown, à Charleston, etc., etc. Il se retira de service en 1783, mais ce ne fut que momentanément. Le général Simcoe, le premier gouverneur du Haut-Canada lui remit, en 1781, le commandement du régiment le « Queens Rangers ». Le colonel Shank passa en Angleterre en 1789; et en 1808, il reçut le grade de colonel, et celui de major-général en 1811. Dix ans plus tard, il fut élevé au rang de lieutenant-général. Il mourut à Glasgow, au mois d'octobre 1831.

lentissait pas. Le professeur eut bien souvent à modérer leur passion pour les études sérieuses; et lui-même nous a souvent dit que leurs nobles instincts et leurs penchants hardis se déclaraient invariablement dans leurs jeux, dans leurs luttes, dans leurs partis de chasse et en maintes autres occasions.

Toutes ces belles qualités les faisaient estimer du sage directeur et les rendaient chers à leurs condisciples, dont ils étaient et les amis et les modèles. De la part du savant professeur, nul soin n'était épargné pour instruire ces jeunes gens si avides de science et dont les succès faisaient la joie et la satisfaction.

Nous avons sous les yeux deux cahiers d'algèbre et de géométrie que le docte professeur avait rédigés d'après la méthode de Saury, pour ces intelligents élèves. Sa bibliothèque leur était ouverte comme sa maison, et le bon cœur exerçait envers eux l'hospitalité la plus sincère et la plus cordiale.

Quelques années après, Hardinge, rappelé au pays natal par des ordres supérieurs, dut quitter le modeste presbytère de l'Ange-Gardien et ses aimables hôtes, pour lesquels il conserva toujours les souvenirs les plus affectueux (3). Ce ne fut pas sans un serrement de cœur des plus douloureux que s'effectua la séparation de ces deux jeunes amis si bien faits pour se connaître et pour s'apprécier. L'aimable supérieur du Collège de Sainte-Anne, que nous regrettons encore, en remémorant, sur la fin de sa carrière, les nobles qualités de son ami Harry, alors secrétaire d'Etat au département de la guerre, et si bien vu au cabinet Saint-James, ne pouvait comprimer ses émotions ni retenir les larmes qui roulaient de ses yeux, et qu'il essuyait furtivement, tant il avait affectionné son excellent ami d'enfance...

Hardinge, à l'Ange-Gardien, était ce qu'il a été partout et constamment, disait M. l'abbé Painchaud: soigneux, régulier, sagace, vif, ami de l'ordre et plein de droiture. Rien n'indignait ce jeune homme comme le men-onge, l'hypocrisie ou les dénis de justice. Dans de semblables occasions il devenait intraitable. — C'est à peu près l'idée que nous donnait de ce militaire distingué le *London Times*, dans un article nécrologique à son sujet. A ses éloges il ajoutait ces paroles flatteuses et caractéristiques: — « The works which he had to do, he always performed efficiently and well. »

L'excellent M. Rimbault, qui narrait si bien, se plaisait parfois à faire valoir les beaux sentiments de Hardinge en particulier, et à rendre justice à sa belle conduite envers ses jeunes amis comme envers ses inférieurs. Il le disait délicat, doux, conciliant et toujours gracieux. Le bon curé aimait à parler de ses charments et aimables élèves; mais le nom de Hardinge et celui de Painchaud revenaient plus fréquemment sur ses lèvres. Que de joies traits embellissaient les causeries de cet estimable prêtre, lorsqu'il parlait de sa solitude si aimée et des jeunes étudiants qui en faisaient les principaux ornements! Il donnait alors à sa voix un ton captivant et ému, qui dénotait que leur souvenir lui était bien cher. Nous pensons ces témoignages affectueux tellement connus, que nul ne marchandera son respect et ses sympathies au professeur ni aux élèves, tous enlevés, depuis plusieurs années déjà, de la scène du monde.

On jugera mieux du caractère des jeunes messieurs Painchaud et Hardinge par le petit épisode suivant que nous nous ferions un reproche d'omettre ici.

Par une belle soirée d'été, les quatre étudiants, qui constituaient alors le mo-

(3) M. Hardinge avait été environ quatre ans en Canada.

deste pensionnat de M. Rimbault, étaient à prendre leur frugal repas, en causant sous le regard du mentor qui, fidèle à son régime sévère, se bornait à une tasse de bouillon, suivie d'un peu de vin blanc et de thé avec biscuits secs.

Quelqu'un proposa d'aller à la promenade et de faire la récréation sur la côte, à quelques six ou huit arpents au-dessus de l'église.

Nous ne serions pas très-aptés à dire quel était le sujet de la conversation; mais on causait, on devisait en se rendant, à la suite du prêtre, qui devait montrer, ce soir-là, la place de la première église de l'Ange-Gardien.

On était arrivé, d'un pas mesuré, au sommet du coteau, en-deçà même du site qu'y occupe une petite chapelle en pierre érigée depuis.

On avait sous les yeux, on en conviendrait si on a pu visiter la côte de Beauport, un des paysages les plus pittoresques et les plus gracieux.

Dès que tout le monde eût pris place sur la verte pelouse, M. l'abbé indiqua de suite le lieu qu'occupait la chapelle en colombage, construite plus de cent trente ans auparavant, par l'infortuné M. Fillon, cet intrépide enfant de la Bourgogne, ce prêtre dévoué, qui a rendu tant de services aux colons de la côte de Beauport. Il décrivait les formes et les mesures de ce modeste temple qu'avaient successivement desservi MM. Gauthier, Geoffroi, puis les chanoines de la cathédrale Puiguet, Martin, etc.

Comme le curé était interrompu par l'un des élèves, qui demandait si M. de Montigny n'avait pas desservi cette paroisse avant les RR. PP. Récollets Denys, Baron et autres, le jeune Painchaud, dont les yeux erraient sur la vaste nappe d'eau qui baignait la côte, craignant de distraire les auditeurs et d'interrompre le bon curé, cria, mais d'une voix étouffée: — Un canard qui approche de la batarde...

— J'y vais, dit Hardinge, qui narguait le chasseur, en dirigeant ses grands yeux vifs et intelligents sur le gibier.

— Et tu le gigneras, répliqua l'autre...

On n'avait entendu que ces paroles. Nos chasseurs qui s'étaient provoqués, avaient pris la course, ils bondissaient. Hardinge atteint Painchaud — puis, un moment après, Painchaud a repris le devant et, bientôt enjambé quatre ou cinq degrés qui conduisent à la porte du presbytère.

Son compagnon l'a suivi; et bientôt le militaire saute par la fenêtre avec son fusil; puis, presque au même instant, son ami a franchi les degrés.

Il avait un peu obstrué la porte à Hardinge, en consultant son arme ou en ajustant ses boyaux de munitions. Le jeune Anglais, croyant qu'il avait voulu embarrasser sa marche, s'était décidé à s'élaner par la fenêtre.

— Tiens, dit l'un, il y a deux canards.

— J'en vois trois, crie l'autre, tout en courant.

Puis ils descendent au pas de course, ou plutôt au vol agile, la pente du coteau qui était en face du vieux presbytère.

Arrivés au bout des quinze ou vingt arpents des belles prairies qui s'étendent au bas du coteau sur lequel est assise l'église actuelle de l'Ange-Gardien, nos disciples de Saint-Hubert se provoquent encore, tout en modérant leur course.

— Et d'un !...

— Et de deux ? répliqua l'autre — feu ! Les deux coups partent ensemble, et deux canards aussi...

En effet, chacun en voyait deux; et chacun d'eux ne voyait pas les mêmes gibiers. Un troisième était caché à l'un des chasseurs.

— C'est moi qui l'ai tué, dit Hardinge.

— Non, dit Painchaud, c'est moi qui ai tiré le premier.